



ELMEHDI ELMAOULOUE

Université Chouaib Doukkali, Maroc



<https://orcid.org/0009-0003-2796-3683>

## Littérature et liberté : stratégies narratives et enjeux mémoriels dans l'œuvre de Boualem Sansal

Literature and Freedom: Narrative Strategies and Memorial Stakes  
in the Work of Boualem Sansal

### Abstract

Boualem Sansal's work stands out for its deep and multifaceted exploration of freedom, understood not as an acquired state but as a relentless quest in the face of contemporary totalitarianisms. Through genre hybridization, fierce satire, and an examination of the role of language in processes of alienation, Sansal deconstructs the mechanisms of power. His characters embody an intellectual revolt and a search for truth, particularly when confronting traumatic pasts and manipulated memories. The paradoxical use of French, the language of the former colonizer, becomes a powerful vehicle for emancipation and identity reappropriation, allowing the author to break taboos and assert a narrative and critical sovereignty essential for individual and collective freedom.

*Keywords:* freedom, dystopia, memory, identity, Boualem Sansal

La liberté, concept fondamental de la pensée humaine, se dresse comme une pierre angulaire des interrogations philosophiques, sociales et politiques. En tant que thème littéraire, elle traverse les époques et les cultures, offrant un miroir aux aspirations les plus profondes de l'individu et de la collectivité. Dans le paysage foisonnant de la littérature francophone contemporaine, cette notion acquiert une résonance particulière, souvent teintée des complexités inhérentes aux contextes postcoloniaux. Ici, la liberté n'est pas seulement un idéal abstrait ; elle s'incarne dans les luttes pour l'identité, l'engagement politique et la résistance face aux systèmes oppressifs, qu'ils soient historiques, sociaux ou religieux.

Au cœur de cette réflexion se trouve Boualem Sansal, une figure incontournable de la littérature algérienne d'expression française. Son œuvre, empreinte d'un

profond engagement intellectuel et d'une lucidité critique parfois violente, n'a de cesse de sonder les dérives politiques et religieuses, faisant de la liberté son horizon principal.

Cette lucidité se manifeste par une absence de compromis face aux discours dominants et une capacité à nommer sans euphémisme les réalités algériennes (corruption, violence, inertie politique) et les menaces idéologiques globales (montée des extrémismes). Elle se traduit par un style incisif et direct qui utilise la satire et l'excès caricatural pour déconstruire les tabous religieux et politiques, une approche qui tranche avec l'autocensure ou les formes de critique plus allusives parfois observées dans la littérature d'expression française.

Pour explorer les multiples facettes de cette quête, notre analyse s'appuiera sur un corpus de trois romans majeurs : *2084 : La Fin du monde* (2015), *Le Village de l'Allemand* (2008) et *Rue Darwin* (2011). Ces titres ont été choisis pour leur capacité à incarner diverses dimensions de la liberté, qu'il s'agisse de la liberté de pensée face au totalitarisme, de la liberté mémorielle face aux silences de l'histoire, ou de la liberté identitaire au cœur des parcours individuels.

Dans ce contexte, nous nous interrogerons sur la manière dont Boualem Sansal, à travers des stratégies narratives<sup>1</sup> distinctives et une exploration courageuse des enjeux mémoriels, construit une littérature de la résistance qui non seulement représente la liberté dans ses multiples formes, mais en interroge aussi les limites et les dilemmes dans des contextes sociopolitiques complexes.

Pour répondre à cette problématique, notre étude s'articulera autour de trois axes principaux. Premièrement, nous analyserons la liberté d'écriture de Sansal, perçue comme une subversion formelle et esthétique. Deuxièmement, nous nous pencherons sur les figures de révoltés et leur quête de liberté individuelle face aux systèmes oppressifs. Enfin, nous explorerons la mémoire comme un acte de libération collective et de critique, essentiel à l'émancipation des individus et des sociétés.

Enfin, l'œuvre de Boualem Sansal fait l'objet d'un intérêt critique soutenu, particulièrement quant à son ancrage dans le réel et son positionnement face à l'histoire algérienne. Le présent article vise à dépasser la seule analyse thématique de la liberté pour s'inscrire plus résolument dans l'étude des formes. Nous posons l'hypothèse que la puissance de l'œuvre de Sansal ne réside pas seulement dans la dénonciation des totalitarismes, mais dans l'efficacité de ses stratégies narratives formelles pour ériger un contre-discours souverain et incisif. Cette approche per-

---

<sup>1</sup> Par stratégies narratives, nous entendons l'ensemble des choix formels et rhétoriques mis en œuvre par l'auteur, notamment l'hybridation générique (roman, pamphlet, fable), le recours incisif à la satire et la mise en crise de la langue (l'abilang), pour déconstruire les récits hégémoniques et affirmer une liberté créatrice. Notre approche est sociocritique et narratologique, visant à articuler ces choix esthétiques avec les enjeux mémoriels et politiques.

met de mettre en lumière comment l'auteur utilise l'écriture comme un acte de résistance esthétique fondamental.

## **La liberté d'écriture : subversion des genres et affirmation esthétique**

### **La dystopie comme espace de liberté critique dans 2084 : La Fin du monde**

Dans *2084 : La Fin du monde*, Sansal ne se contente pas de reprendre les codes de la dystopie ; il s'approprie ce genre pour en faire un puissant espace de liberté critique. Le roman dépeint l'Abistan, un empire totalitaire où l'Absolu, une religion unique et omnipotente, régit la vie des citoyens. Par cette création, Sansal déconstruit avec acuité les mécanismes du totalitarisme religieux, montrant comment le dogme et la foi aveugle peuvent anéantir toute forme d'autonomie individuelle.

L'œuvre s'inscrit dans un dialogue intertextuel évident avec les classiques du genre, notamment *1984* de George Orwell et *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley. À l'instar d'Orwell, Sansal explore la manipulation de la vérité et la surveillance constante, mais il y ajoute une dimension spécifiquement religieuse qui n'était pas centrale chez ses prédécesseurs. La peur de Big Brother, dans *2084*, est remplacée par la ferveur fanatique envers Yölah et son prophète Abi, créant un système d'asservissement d'autant plus insidieux qu'il est intériorisé par les masses (Vurm, 2018, p. 195). Si Huxley explorait le contrôle des corps par le plaisir, Sansal se concentre sur l'asservissement des esprits par la dévotion et l'éradication de la pensée critique, une dystopie religieuse distincte (Rachwalska von Rejchwald, 2018, p. 56). Le caractère insidieux de cette emprise est manifeste dans la description des mécanismes de surveillance :

Des soldats apathiques et des commissaires de la foi tourmentés et vifs comme des suricates se relayaient le long des routes, en des points névralgiques, pour regarder passer les pèlerins, avec l'idée de les surveiller. On ne sache pas qu'il y ait eu un jour une évasion ou une chasse à l'homme, les gens allaient leur chemin comme on leur disait, ne traînant les pieds que lorsque la fatigue les gagnait et commençait à éclaircir les rangs. (Sansal, 2015, p. 8)

La spécificité de la dystopie sansalienne réside également dans le rôle central de la langue. Dans l'Abistan, une seule langue est autorisée, l'abilang, dont la réduction du vocabulaire et la simplification grammaticale visent à circonscrire la pensée, à rendre impossible toute expression de dissidence. Le texte insiste sur la légitimité divine de cette imposition linguistique, la présentant comme un don sacré et exclusif :

La loi imposait de s'exprimer exclusivement en abilang, la langue sacrée enseignée par Yölah à Abi afin d'unir les croyants dans une nation, les autres langues, fruits de la contingence, étaient oiseuses, elles séparaient les hommes, les enfermaient dans le particulier, corrompaient leur âme par l'invention et la menterie. La bouche qui prononce le nom de Yölah ne peut être souillée par des langues bâtardes qui exhalent l'haleine fétide de Balis. (Sansal, 2015, p. 45)

L'abilang n'est pas qu'un simple outil de communication ; cette langue est conçue comme un puissant vecteur d'aliénation cognitive et mémorielle. En imposant un discours religieux tautologique et une pratique de répétition qui réduit la richesse sémantique, elle programme la pensée de l'individu et l'isole de toute altérité.

Par cette stratégie linguistique totalitaire, Sansal dénonce explicitement la politique d'arabisation menée en Algérie. L'abilang fonctionne comme une mise en abyme dystopique de l'instrumentalisation du langage à des fins idéologiques, où la purification ou l'appauvrissement de l'idiome vise à effacer l'histoire et à réprimer la pensée autonome. En montrant la puissance de l'abilang à formater les esprits, l'auteur souligne l'importance vitale de la liberté linguistique et de la richesse sémantique — notamment celle qu'apporte le français dans son œuvre — pour la survie de toute pensée critique. Le narrateur explique la nature mystérieuse et omnipotente de cette langue :

Le mystère de l'abilang, la langue sacrée, née avec le saint Livre d'Abi et devenue langue nationale exclusive omnipotente. . . . Chacun par son chemin était arrivé à l'idée que l'abilang n'était pas une langue de communication comme les autres puisque les mots qui connectaient les gens passaient par le module de la religion, qui les vidait de leur sens intrinsèque et les chargeait d'un message infiniment bouleversant, la parole de Yölah, et qu'en cela elle était une réserve d'énergie colossale qui émettait des flux ioniques de portée cosmique, agissant sur les univers et les mondes mais aussi sur les cellules, les gènes et les molécules de l'individu, qu'ils transformaient et polarisaient selon le schéma originel. On ne savait comment, sinon par l'incantation, la répétition et la privation de l'échange libre entre les gens et les institutions, elle créait autour du croyant un champ de force qui l'isolait

du monde, le rendait sourd par principe à tout son qui n'était pas le chant sidéral et envoûtant de l'abilang. (Sansal, 2015, p. 69–70)

Cette novlangue, nommée abilang, est un outil fondamental du régime totalitaire, mais Sansal y injecte une dimension de grotesque et d'excès caricatural qui excède la seule fonction de contrôle. À la manière d'Orwell, elle vise la réduction du champ lexical pour rendre la pensée dissidente impossible. Cependant, elle s'actualise par un mécanisme de « saturation » par le religieux et le dogmatique.

Le contrôle de la langue s'y manifeste par des créations lexicales burlesques qui dénie toute complexité individuelle et toute histoire, transformant les citoyens en sujets d'un culte omniprésent. Par exemple, l'usage du terme « gatal », à la fois l'appareil de surveillance et la vérité suprême, la déformation de l'anglais pour créer le nom du régime, « Abistan », de *Abide Stand*, l'endroit où on reste, ou encore la substitution de tout concept temporel et historique par des termes religieux comme « gouf », le temps du sommeil et de l'oubli, et « *réalis* », le temps de l'activité religieuse, montrent l'étendue de l'enfermement sémantique.

En montrant la puissance de l'abilang à formater les esprits par l'appauvrissement du sens, l'auteur souligne l'importance vitale de la liberté linguistique et de la richesse sémantique pour la survie de la pensée autonome.

Cette appropriation du genre dystopique par Sansal n'est pas une simple reprise, mais bien une actualisation critique. Si la dystopie religieuse n'est pas une invention sansalienne (elle existe chez d'autres auteurs), l'auteur algérien opère une subversion ciblée. Contrairement aux anti-utopies classiques comme *1984* ou *Le Meilleur des mondes*, qui déconstruisent des totalitarismes politiques et technologiques (souvent situés dans un avenir éloigné), Sansal ancre son récit dans des formes de totalitarisme contemporaines qui s'appuient sur l'instrumentalisation du religieux pour générer une peur totalitaire (Fieu, 2017, p. 2).

L'originalité de Sansal réside dans le fait de ne pas simplement décrire une anti-utopie (ce qui était déjà le cas des classiques), mais de la mettre en scène pour en dévoiler explicitement les mécanismes idéologiques et langagiers en résonance directe avec des préoccupations géopolitiques actuelles (l'islamisme radical, l'aliénation par la terreur et le dogme). Son œuvre devient ainsi moins une mise en garde sur le futur qu'une analyse critique du présent projetée dans un avenir proche (Afdil & Lakhdar, 2023, p. 3), subvertissant la portée du genre pour en faire un outil de dénonciation immédiate.

## L'hybridation des genres et la satire comme stratégies de libération formelle

Au-delà de la simple reprise d'un genre établi, la liberté d'écriture de Sansal se manifeste par une hybridation audacieuse des formes narratives et un recours incisif à la satire. Ces choix formels constituent des stratégies de libération critique, interrogeant et subvertissant les normes littéraires et sociales. Loin de se conformer à un moule unique, son œuvre fusionne les codes du roman, du conte philosophique et du pamphlet politique, créant un espace de création affranchi des rigidités génériques.

Si l'hybridation des genres est devenue une esthétique postmoderne courante, son emploi par Sansal acquiert une portée subversive spécifique non par sa nouveauté formelle, mais par sa fonction idéologique et politique. Elle permet à l'auteur de faire coexister un discours d'urgence et une réflexion profonde, sans se plier aux contraintes d'un récit « certifié » ou officiel.

Dans *2084*, cette liberté formelle se concrétise par une structure qui, si elle reste plus stable que dans d'autres œuvres de Sansal comme *Le Train d'Erlingen*, n'en est pas moins polyphonique et transgénérique. La narration entremêle le récit d'aventure d'Ati avec des extraits de textes sacrés parodiques, comme les neuf révélations du Gatal, des dialogues didactiques servant à décrypter l'abilang, voire des fables allégoriques.

L'insertion de ces discours didactiques ou de fables au sein d'une œuvre romanesque témoigne d'une volonté de déconstruire le réel par la multiplicité des voix et des registres, brisant le ton unique de la dystopie classique pour mieux insuffler une réflexion philosophique et une parabole politique (Deschênes & Dahan, 2007, p. 64 ; Pascal, 1993, p. 15). Par cette hétérogénéité, Sansal utilise l'hybridation comme une stratégie de contournement, permettant d'injecter la critique du dogme religieux et du pouvoir absolu sous couvert de fiction et d'érudition fictive.

La satire, maniée avec une ironie mordante et un humour noir souvent grinçant, est une autre facette essentielle de cette libération formelle. Sansal l'emploie pour dénoncer les absurdités, l'hypocrisie et la violence des régimes qu'il critique. *2084* regorge d'exemples de cette dérision face au fanatisme de l'Abistan, notamment dans la description des institutions de contrôle :

L'Inspection évaluait la foi et la morale du croyant et en arrière-plan fournissait d'utiles informations aux différents services de l'Appareil. Son volet « autocritique », s'il était bien déroulé, provoquait parfois des effondrements émotionnels . . . Bref, la note était une clé universelle, elle ouvrait et fermait toutes les portes de la vie. Si un défunt avait eu des notes excellentes d'un bout à l'autre de son existence, il était permis à sa famille de demander sa canonisation. (Sansal, 2015, p. 61)

Cette forme de raillerie, qui frôle l'absurde, est un exemple canonique de sa capacité à dépeindre avec un humour caustique la corruption bureaucratique et les travers d'une société contemporaine figée. Cette distanciation par le rire et la parodie, loin de minimiser la gravité des sujets abordés, permet à l'auteur de contourner les tabous et de faire passer un message subversif. La capacité de l'auteur à se distancer de son propos, à travers l'ironie et la caricature, devient ainsi une stratégie efficace pour trancher le contentieux relatif à la liberté de création. C'est en déformant la réalité par l'outrance satirique que Sansal exerce pleinement sa liberté d'écrire, offrant au lecteur une vision incisive des dérives sociales et politiques.

### **La posture auctoriale de Sansal : entre engagement et défi aux contraintes**

La liberté d'écriture de Boualem Sansal ne se limite pas à des choix formels ou stylistiques ; elle s'ancre profondément dans sa posture auctoriale, caractérisée par un engagement indéfectible et une volonté constante de défier les contraintes, qu'elles soient issues du marché éditorial, des attentes du lectorat ou, plus lourdement, des pressions politiques. Sansal se positionne comme un écrivain rebelle et un expérimentateur, dont l'œuvre est le reflet d'une conscience libre et critique.

Dans un champ littéraire parfois soumis aux impératifs commerciaux, Sansal affirme une indépendance farouche. Les règles de l'art (Bourdieu, 1992, p. 311) qui régissent le monde de l'édition peuvent inciter à la conformité pour assurer la visibilité ou le succès. Pourtant, Sansal choisit souvent des sujets sensibles et adopte un ton qui, loin de flatter, cherche à provoquer la réflexion et le débat. Il ne craint pas de heurter, de déranger, voire de s'aliéner une partie de son public ou des institutions. Au cœur de cette réflexion, l'œuvre de Boualem Sansal résonne aujourd'hui avec une gravité singulière. L'écrivain, incarcéré en 2024 et condamné de prison ferme, est confronté à la négation de sa liberté au sens le plus fondamental. Cet événement dramatique confère une urgence et une dimension prophétique à son œuvre, qui n'a cessé de sonder les totalitarismes et les mécanismes d'aliénation.

Face aux contraintes éditoriales et aux attentes du lectorat, Sansal ne transige pas sur sa vision artistique. Son écriture n'est pas dictée par la demande du marché, mais par une nécessité intérieure de témoigner et d'alerter. Cette intransigeance est une forme de liberté rare, surtout lorsqu'un auteur opère dans un contexte où la censure et la répression de la parole sont des réalités tangibles. Comme l'analyse Pierrat (2015) dans *La liberté sans expression ?*, la frontière entre ce qui peut être dit, écrit ou dessiné est souvent poreuse et dangereuse.

Cette réalité est devenue particulièrement critique et actuelle pour Sansal. Au-delà des menaces et de l'interdiction de diffusion de ses livres qui le marginalisaient déjà en Algérie, sa posture de franc-tireur a culminé, début 2024, par sa condamnation de prison ferme et son incarcération. Cette situation, d'une gravité inédite, confère à son œuvre une authenticité et une force singulières.

Sa posture de défi face aux contraintes est également perçue de manière complexe. Bien que Sansal utilise sa notoriété internationale pour contourner l'interdiction de fait de ses ouvrages, il est important de noter que ses détracteurs algériens contestent l'existence d'une censure « formelle ». Ils avancent que le récit de la « censure » et de l'état de « proscrit » est, pour certains, une contre-vérité ou un argument de vente destiné à séduire le lectorat occidental. Néanmoins, l'impact réel, la non-diffusion effective de ses livres dans son pays et, plus récemment, sa condamnation politique, maintient son statut d'écrivain en marge.

Ce contexte de tension a connu un rebondissement notable : suite à une mobilisation internationale intense, Boualem Sansal a été libéré le 12 novembre 2025. Si cette libération met un terme à son incarcération, elle ne clôt pas le débat sur la menace structurelle pesant sur la liberté d'expression en Algérie. Cet événement, qui survient après la finalisation de l'analyse présente, ne fait que confirmer la résonance tragique et l'urgence critique de son œuvre. La littérature de Sansal, même en étant momentanément affranchie du statut de prophétie postincarcération, demeure le témoin d'une lutte constante pour la liberté, illustrant que l'acte d'écrire est, pour lui, inséparable d'un engagement politique et personnel risqué.

Son choix de continuer à écrire et à publier malgré les risques, même après son incarcération, est un acte de défi éclatant. Il incarne l'intellectuel engagé qui refuse de céder au silence ou à l'autocensure, utilisant la littérature comme une tribune essentielle pour défendre les valeurs qu'il estime menacées.

## **Les figures de révoltés et la quête de liberté individuelle face à l'oppression**

### **La révolte intellectuelle et la quête de vérité dans 2084 : La Fin du monde**

Le roman *2084 : La Fin du monde* offre un exemple archétypal de cette quête à travers le personnage d'Ati. Plongé dans l'univers étouffant de l'Abistan, un régime fondé sur le dogme et la surveillance omniprésente, Ati incarne une forme



de résistance non pas par l'action violente, mais par le doute et la quête de savoir. Son cheminement est celui d'une progressive prise de conscience, une lente érosion de la foi aveugle imposée par le système. Il commence par s'interroger sur les incohérences du discours officiel et les mystères de la réalité qui lui est présentée. Ce questionnement initial, presque instinctif, marque le début d'une révolte intellectuelle, un refus de l'ignorance et de l'aliénation programmée. La confrontation à la violence et à la suppression de la vérité est un catalyseur pour cette prise de conscience :

Horreur, en plus des blessures reçues dans leur chute vertigineuse, on apprenait que les soldats avaient été salement charcutés. Plus d'oreilles, de langue, de nez, le sexe enfoncé dans la bouche, les testicules éclatés, les yeux crevés. Le mot « torture » avait été prononcé par un vieillard . . . Il s'en alla à reculons en marmottant des choses : « ... conjurer... démoc... contre... Yölah nous préserve. » Chez Ati, l'événement déclencherait un processus insidieux qui le mènerait à la révolte. Révolte contre quoi, contre qui, il ne pouvait l'imaginer ; dans un monde immobile, il n'y a pas de compréhension possible, on ne sait que si on entre en révolte, contre soi-même, contre l'empire, contre Dieu, et de cela personne n'était capable, mais aussi comment bouger dans un monde figé ? (Sansal, 2015, p. 24–25)

Cette démarche de remise en question et de recherche de la vérité fait écho à la conception de la révolte chez Albert Camus. Dans *L'Homme révolté*, Camus distingue la rébellion comme un « non » que l'homme oppose à ce qui nie sa nature, un mouvement qui, s'il ne peut abolir la souffrance, peut la transcender par un acte de conscience. Ati, en cherchant à comprendre les origines de l'Abistan et la nature de son langage, refuse l'ordre absurde et totalitaire, manifestant ainsi sa liberté intérieure. Sa quête s'apparente à une recherche de l'amour, la haine et l'indifférence (Vurm, 2018, p. 195), des émotions complexes bannies par un régime qui prône l'uniformité émotionnelle.

Dans la *Socio-analyse des raisons d'agir*, Bajoit (2009) éclaire également cette agentivité du sujet chez Ati. Bien qu'il agisse dans un environnement où la liberté est constamment niée, Ati fait preuve d'une capacité à initier des actions, même minimales, pour explorer les limites de son monde et trouver des échappatoires à la pensée unique. Sa persévérance à questionner le dogme religieux dominant et la question religieuse elle-même (Boudjemàa, 2020, p. 133) révèle un désir profond d'autonomie intellectuelle. Dans cet extrême que représente la dystopie (Mecherbet, 2021, p. 184), la capacité d'Ati à penser différemment devient l'ultime bastion de la liberté, un acte subversif en soi. Son parcours illustre que même sous la plus forte des oppressions, la quête de savoir et la révolte de l'esprit demeurent les prémices indispensables à toute libération.

## **Liberté identitaire et dilemmes moraux dans *Le Village de l'Allemand* et *Rue Darwin***

La quête de liberté chez Sansal se manifeste également à travers les défis posés par la construction de l'identité dans des contextes profondément traumatiques et complexes. Ses personnages sont souvent pris au piège d'héritages pesants, qu'ils soient familiaux, historiques ou sociétaux, et leur chemin vers l'autonomie est jalonné de dilemmes moraux exigeants.

Dans *Le Village de l'Allemand*, les frères Schiller, Malrich et Rachel, incarnent cette confrontation à un passé qui ne passe pas. Ils découvrent la vérité choquante sur leur père, un ancien nazi réfugié en Algérie. Cette révélation les force à reconsidérer non seulement leur propre identité, mais aussi l'histoire de leur famille et, par extension, celle de leur pays. Leur liberté se joue dans leur capacité à affronter cette vérité dérangeante, à dépasser le déni et à assumer une filiation inattendue. La stupeur et le conflit intérieur de Malrich face aux preuves de la culpabilité de son père sont éloquentes :

J'avais lu et relu le journal de Rachel, et j'ai compris bien des choses, mais de toucher avec mes mains ce livret, ces médailles, de voir avec mes yeux ces noms, ces papiers, ces cachets, ça m'a fichu un coup. Je me sentais mal. Le fatras disait que mon père était un criminel de guerre nazi, qui aurait été pendu si la justice avait mis la main sur lui et, en même temps, ça ne disait rien, je le refusais, je m'accrochais à autre chose, plus vrai, plus juste, c'est notre père, nous sommes ses enfants, nous portons son nom, c'était un type formidable, dévoué à son village, aimé et respecté de ses habitants, qui a aidé à l'indépendance d'un pays, à la libération d'un peuple. Je me disais : il était soldat, il a obéi aux ordres, des ordres qu'il ne comprenait pas, qu'il désapprouvait. Les coupables sont les chefs, ils savent ce qu'ils manigancent . . . Et puis, pourquoi remuer le passé, papa est mort, assassiné, égorgé comme un mouton, et maman aussi, et leurs voisins, par de vrais criminels. (Sansal, 2008, p. 83–84)

Cette tension entre le déni filial et la reconnaissance de la vérité historique est une source constante de tourment. Parallèlement, le narrateur, cherchant à manipuler ou à sonder la réaction de son interlocuteur face à cet héritage lourd, illustre la complexité des stratégies de la mémoire :

Je ne voulais pas l'aborder frontalement et révéler le passé de papa. J'attendais de voir de quel bord il était, ancien nazi, victime des nazis, ou un pauvre bougre qui est passé entre les gouttes sans le savoir, et quels étaient ses penchants actuels.

Je jouais le gars qui écoute son pépé avec de grands yeux. Il faut toujours commencer par le plus simple et laisser venir. . . ., je le poussais à la rêverie, à la confiance. Je lui ai dressé un tableau des plus charmants de la famille Schiller, véritable et parfaite synthèse entre l'Allemagne, l'Algérie et la France, trois pays amis qui se sont abondamment entre-tués. Ils m'ont donné mon père, ma mère, ma femme et toutes mes croyances. J'y ai mis de la poésie et tout l'exotisme possible. Un coup de pinceau et j'ai fait de ma banlieue parisienne un havre de paix incomparable et de Aïn Deb une oasis miraculeuse où il faisait bon écouter chanter le vent du Sud. (Sansal, 2008, p. 111-112)

Ce processus est une véritable guerre des mémoires (Rosello, 2010, p. 195), où les personnages doivent naviguer entre les récits officiels et les vérités cachées, cherchant à se libérer du poids des non-dits et des tabous. Leurs choix, qu'il s'agisse de fuir ou de s'enfoncer dans cette quête, illustrent les responsabilités lourdes qu'implique la recherche de vérité et d'autonomie.

De même, dans *Rue Darwin*, le narrateur Yazid entreprend une quête identitaire intense, profondément ancrée dans l'histoire familiale et les paysages d'Alger. Après le décès de sa mère, il décide de retourner rue Darwin, dans le quartier de Belcourt, lieu de son adolescence, avec l'impératif de déterrer les décédés et de les voir de près. Son parcours est marqué par l'imposante figure de Lalla Sadia, surnommée Djéda, sa grand-mère adoptive au village, qui a bâti sa fortune grâce à un florissant établissement adjacent à la maison familiale. Yazid est séparé de sa mère biologique, une prostituée, dès sa naissance. Il connaît une enfance idyllique au sein d'un phalanstère grouillant d'enfants sous la protection de Djéda. Cette période, marquée par une forme de liberté insouciance, est décrite avec nostalgie :

La pauvreté était un paradis pour nous, les enfants, pas d'entraves, pas de barricades, ni de faux-semblants, ni de vaines précautions, mais une vraie liberté de chaque instant. Belcourt était notre royaume, . . . toujours dans la joie et l'excitation. Sans les enfants, la pauvreté n'est que misère, une effroyable douleur à vivre dans le silence et le remords. Plus que de pain, les pauvres ont besoin d'enfants. (Sansal, 2011, p. 43)

Cependant, à l'âge de huit ans, sa mère biologique réussit à l'arracher à l'influence de la grand-mère tenancière, le ramenant à Alger, rue Darwin, au sein d'une famille qui lui est alors inconnue, où il rencontre sa jeune sœur Souad et d'autres frères et sœurs qui connaîtront des destins variés.

Le contexte de la guerre d'indépendance à Alger voit le jeune Yazid s'impliquer, comme de nombreux enfants de son âge, notamment en transmettant des

messages. Cette période tumultueuse et souvent obscure mènera plusieurs de ses frères et sœurs à l'émigration, les empêchant par la suite de revenir en Algérie, que ce soit pour des raisons de service militaire manqué pour les garçons, ou d'études financées par l'État algérien pour les filles. Le roman tisse ainsi une diaspora familiale et relate l'histoire poignante de Daoud, l'enfant favori de Djéda, dont Yazid retrouve la trace à Paris. À travers ce récit truculent et empreint de colère, Sansal explore la complexité identitaire, symbolisée par la difficulté d'avoir deux mères pour Yazid, une métaphore de l'Algérie elle-même. Il dépeint avec une grande lucidité critique la corruption, l'engorgement de la misère, l'absence de perspectives, la tristesse ambiante et l'ennui qui caractérisent la société. Cette lucidité s'exprime par opposition aux discours officiels ou autocensurés qui tendent à euphémiser ou à occulter les maux sociaux profonds de l'Algérie postcoloniale. Elle permet à Sansal de nommer sans concession les réalités souvent tues — le désespoir des citoyens, le chaos institutionnel — que le discours hégémonique cherche à masquer par des narratifs de stabilité ou de fierté nationale. *Rue Darwin* se révèle ainsi être le témoignage d'une douleur identitaire inguérissable, source d'un chaos politique et social persistant.

La quête de Yazid est constamment motivée par un besoin impérieux de liberté : « j'aurais avant tout besoin de liberté et de laisser-aller » (Sansal, 2011, p. 204). Cette aspiration se heurte aux contraintes d'un passé qui pèse lourdement et à la difficulté de vivre sans cette liberté fondamentale. La conversation révèle un désir profond de réconciliation avec le passé, tout en reconnaissant son caractère irrévocable et la nécessité de l'abandonner :

Les jeunes ne peuvent pas vivre sans liberté... Je n'avais personne à qui parler, je me suis fermé... le village c'était l'enfance, un autre monde, avec ses secrets et ses fariboles... on ne ressuscite pas ces choses, n'est-ce pas, hein?... elles appartiennent au passé... Tout a disparu à l'indépendance, nous n'étions plus rien, nous devions disparaître... (Sansal, 2011, p. 292–293)

L'analyse sociocritique du roman (Saiah, 2015) et l'étude de la violence du discours (Lachachi, 2017) révèlent la difficulté de se forger une identité libre et cohérente dans un environnement où le langage lui-même peut être un vecteur d'aliénation ou de réappropriation. Les personnages de Sansal, qu'ils soient confrontés à un héritage nazi ou aux cicatrices du postcolonialisme, doivent faire face à des choix difficiles qui déterminent leur capacité à vivre pleinement leur liberté, assumant les paradoxes et les parts d'ombre de leur propre histoire.

## Les limites de la liberté individuelle : enfermement et aliénation

Si l'œuvre de Sansal met en scène une quête ardente de la liberté, elle n'en explore pas moins ses limites intrinsèques et les formes d'enfermement qui s'y opposent, révélant la fragilité de l'autonomie individuelle face aux forces d'aliénation. La liberté, dans ses romans, est rarement une possession acquise ; elle est plutôt un idéal constamment menacé, dont la poursuite engendre souvent un coût élevé pour les personnages.

Dans *2084*, l'Abistan incarne l'antithèse absolue de la liberté individuelle, offrant une illustration saisissante de l'aliénation des consciences. Le régime totalitaire ne se contente pas de contrôler les corps et les actions ; il vise l'annihilation de toute pensée autonome, transformant les citoyens en des êtres dénués de libre arbitre. La mise en place d'une langue unique et appauvrie, la réécriture constante de l'histoire et l'omniprésence d'une surveillance idéologique créent un enfermement psychique et symbolique bien plus redoutable qu'un emprisonnement physique. Le système excelle à manipuler la conscience individuelle pour assurer une soumission quasi parfaite : « dans son infinie connaissance de l'artifice, le Système a tôt compris que c'était l'hypocrisie qui faisait le parfait croyant, pas la foi qui par sa nature oppressante traîne le doute dans son sillage, voire la révolte et la folie » (Sansal, 2015, p. 31).

L'acceptation de cette oppression est d'autant plus insidieuse qu'elle est intériorisée par le peuple, convaincu de la légitimité divine du pouvoir : « pour totalitaire qu'il était, et peut-être pour cela, le Système était parfaitement accepté, parce qu'il était inspiré par Yölah, conçu par Abi, mis en œuvre par la Juste Fraternité et surveillé par l'infailible Appareil, et enfin revendiqué par le peuple des croyants pour lequel il était une lumière sur le chemin de la Réalisation finale » (Sansal, 2015, p. 62).

Comme l'a analysé Arendt (1951/1972–1982) dans *Les Origines du totalitarisme*, le totalitarisme ne cherche pas seulement à dominer, mais à annihiler l'individualité, à rendre toute résistance non seulement impossible, mais impensable. Les habitants de l'Abistan, en croyant être libres par leur soumission volontaire à Yölah, sont en réalité les plus aliénés, n'ayant même plus conscience de leurs chaînes.

Les conséquences de cette recherche de liberté sont lourdes pour les personnages qui osent s'aventurer hors des sentiers battus. La quête de vérité d'Ati dans *2084*, ou celle des frères Schiller et Yazid dans *Le Village de l'Allemand* et *Rue Darwin*, les confronte souvent à la solitude et à la mise en marge. Leur lucidité les isole d'une masse qui préfère l'illusion du confort à la dure réalité de l'autonomie. La liberté, dans ce sens, n'est pas un don, mais une charge, une responsabilité qui exige une force intérieure et une audace considérables. Un passage clé du roman résume la dynamique périlleuse de cette quête :

La grande tyrannie apprend de toi, petit bonhomme insignifiant, ce qu'est la liberté!... C'est fou!... On te tuera à la fin, bien sûr, la liberté est un chemin de mort dans leur monde, elle heurte, elle dérange, elle est sacrilège. Même pour ceux qui ont le pouvoir absolu, il est impossible de revenir en arrière, ils sont prisonniers du Système et des mythes qu'ils ont inventés pour dominer le monde, ils ont fait d'eux les gardiens jaloux du dogme et des servants empressés de la machine totalitaire. (Sansal, 2015, p. 149)

George Bernard Shaw expliquait que la liberté implique la responsabilité. C'est la raison pour laquelle la plupart des hommes la redoutent. Les personnages de Sansal, en osant cette responsabilité, se retrouvent face à des dilemmes moraux complexes et à la dure réalité d'un monde qui n'est pas toujours prêt à accepter ceux qui pensent et agissent différemment. Leurs parcours, bien que souvent douloureux, affirment cependant la dignité de l'individu face à l'oppression et l'importance vitale de résister à toute forme d'aliénation.

## **La mémoire comme acte de libération et de critique**

### **Réappropriation du passé et briser les tabous dans *Le Village de l'Allemand***

Dans *Le Village de l'Allemand*, Sansal s'engage dans une confrontation audacieuse de deux des mémoires les plus sensibles et souvent antagonistes du xx<sup>e</sup> siècle : celle de la Shoah et celle de la guerre civile algérienne, appelée autrement la Décennie noire. Le roman entrelace l'histoire d'un ancien officier nazi, réfugié en Algérie, avec les traumatismes et les violences vécus par la société algérienne contemporaine. Cet acte narratif vise à briser un double tabou. D'une part, il ose poser la question de la collaboration ou de la complaisance algérienne envers d'anciens criminels nazis. D'autre part, il force à regarder en face les horreurs de la guerre civile qui a déchiré l'Algérie, en établissant des parallèles dangereux (Rosello, 2010, p. 195) entre des violences historiques pourtant distinctes.

Le processus de réappropriation du passé pour les personnages est souvent douloureux et complexe, marqué par le déni initial et la difficulté à accepter une vérité intolérable. Le narrateur exprime sa difficulté à digérer les révélations de Rachel et les secrets tus par son frère :

Rachel dit qu'à son retour d'Algérie, il était un autre homme. . . . C'est là qu'il aurait décidé de ne rien me dire sur la tuerie, sur la mort de nos parents, son voyage en Algérie, les secrets qu'il en a ramenés, le drame qui se nouait dans sa tête. J'ai dû lui paraître insensible et débile, ce qu'il a toujours pensé de moi, ou alors il craignait que la nouvelle ne m'enfonçât davantage dans le désordre. (Sansal, 2008, p. 67)

Cette incapacité à se souvenir ou à vouloir savoir reflète un mécanisme de défense face à une réalité trop lourde. Cependant, la quête de la vérité s'impose, même si elle engendre une souffrance accrue, transformant la perception du père : « plus il avançait dans ses recherches, plus il le découvrait et plus ça lui faisait mal. Il s'est passé quelque chose dans sa tête, un truc bizarre, le ressort s'est inversé, il s'en est pris à lui-même. Son père, il le voyait comme un criminel de guerre, mais surtout comme un père » (Sansal, 2008, p. 147).

L'ampleur du traumatisme est également ancrée dans des dates et des événements précis, liant de manière inextricable la destinée familiale aux horreurs collectives :

Il l'avait choisi très exactement, ce moment : le 24 avril 1996 à 23 heures. C'est le 24 avril 1994 aux alentours de 23 heures qu'est intervenu le massacre de Aïn Deb. Papa, maman et nos voisins en étaient les victimes, mais c'est aussi à ce moment que Hans Schiller le SS, l'exterminateur, l'usurpateur, a fini sa vie, emportant avec lui son secret dans la tombe. Pour Rachel, justice n'était pas faite. Il en a porté le poids jusqu'à la fin et je le porte à mon tour. (Sansal, 2008, p. 368)

Ce processus de vérité culmine dans une confrontation rageuse avec l'héritage paternel, où la douleur de la filiation est exprimée avec une intensité déchirante, soulignant le fardeau du « fils de bourreau » et la nécessité de rejeter l'héritage de haine :

Se découvrir le fils d'un bourreau est pire que d'avoir été soi-même un bourreau. Le bourreau a ses justifications, il s'abrite derrière un discours, il peut nier, il peut crâner, revendiquer son crime, que dis-je son ministère, et affronter fièrement la potence, il peut se cacher derrière ses ordres, il peut se sauver, changer d'identité, se construire de nouvelles justifications, il peut s'amender, il peut tout. Mais le fils, que peut-il, sinon compter les crimes de son père et traîner le boulet sa vie durant ? J'en veux à mon père, j'en veux à ce pays, à ce système qui l'a fait ainsi, j'en veux à l'humanité, j'en veux à la terre entière, . . . , ils l'ont dépouillé de l'humanité . . . Mon père savait ce qu'il faisait, je le connais, il était un homme de conviction et de devoir, il mérite toute la colère du monde. (Sansal, 2008, p. 454–455)

La révolte face à cet héritage se traduit par une condamnation sans appel, doublée d'une prise de conscience de la charge que représente ce passé :

Hans Schiller, tu es une crapule, le pire des assassins, je te vomis, je te hais, je veux que ton nom disparaisse, je veux que tu rôtisses en enfer jusqu'à la fin des temps et que ceux que tu as gazés viennent te cracher au visage ! Tu n'avais pas le droit de vivre, tu n'avais pas le droit de nous donner la vie, cette vie je n'en veux pas, elle est un cauchemar, une honte indélébile. Tu n'avais pas le droit de fuir, papa. Je dois assumer à ta place, je vais payer pour toi, papa. Hans Schiller, sois maudit ! Je me suis assis et, . . . j'ai pleuré des larmes sèches. (Sansal, 2008, p. 455–456)

L'entrelacement de ces deux mémoires ne cherche pas à les assimiler, mais plutôt à les mettre en résonance pour interroger les mécanismes universels de la violence, du fanatisme et du déni. C'est un défi lancé aux amnésies collectives et aux récits officiels qui tendent à euphémiser ou à occulter les pages sombres de l'histoire. En exposant la part d'ombre et la complexité des héritages, Sansal affirme une liberté mémorielle fondamentale : celle de parler librement des blessures historiques, même les plus douloureuses.

L'enjeu est capital : pour l'auteur, l'émancipation collective ne peut advenir sans une confrontation honnête avec son passé. Le roman devient ainsi un espace où se déconstruit le portrait du colonisé, concept central chez Memmi (1957), qui internalise les récits dominants ou s'enferme dans des blessures non résolues. En explorant la capacité de l'Algérie, et de ses personnages, à affronter son propre passé, aussi douloureux et controversé soit-il, Sansal propose une voie vers une émancipation collective qui passe par la lucidité et la reconnaissance des faits historiques, même les plus inconfortables. Cette démarche est un acte de libération, non seulement pour les individus concernés par ces histoires, mais aussi pour la société entière, invitée à se défaire des poids invisibles du passé.

## **La mémoire comme résistance face à la falsification dans *2084 : La Fin du monde***

Dans la dystopie de *2084*, la lutte pour la liberté mémorielle prend une dimension encore plus radicale face à un régime, l'Abistan, qui érige la falsification de l'histoire et le contrôle du souvenir en piliers de son pouvoir. Le gouvernement de Yölah ne se contente pas d'imposer un présent unique ; il s'ingénie à effacer le passé, détruisant les archives et réécrivant les récits pour asseoir une vérité officielle incontestable. Ce processus d'amnésie forcée est un outil essentiel d'asservissement,



car en privant les individus de leur histoire, on les prive aussi des outils critiques nécessaires à la compréhension de leur situation présente et à la projection d'un avenir différent. Le narrateur décrit l'ampleur de cette réécriture et son impact sur la conscience collective :

Tant de récits ont circulé avant que tout s'éteigne et rentre dans l'ordre. L'Histoire a été réécrite et scellée de la main d'Abi. Ce qui de l'ancien temps avait pu s'accrocher au fond des mémoires expurgées, des lambeaux, de la fumée, alimentait de vagues délires chez les vieux atteints de démence. Pour les générations de la Nouvelle Ère les dates, le calendrier, l'Histoire n'avaient pas d'importance . . . , aujourd'hui est toujours là, le temps en entier tient dans la main de Yölah, il sait les choses, il décide de leur signification et instruit qui il veut. Quoi qu'il en soit, 2084 était une date fondatrice pour le pays même si nul ne savait pas à quoi elle correspondait. (Sansal, 2015, p. 13)

Le régime va jusqu'à inventer de toutes pièces des vestiges historiques pour asseoir sa légitimité, démontrant l'étendue de sa manipulation :

Nas, un fonctionnaire, pas plus âgé qu'Ati mais en pleine forme . . . Il restait à peaufiner l'histoire : Nas était chargé de rassembler les éléments techniques qui permettraient aux théoriciens du ministère des Archives, des Livres sacrés et des Mémoires saintes de la mettre au point, de la scénariser et de l'articuler à l'histoire générale de l'Abistan. L'affaire était réellement miraculeuse, on avait découvert un village antique parfaitement intact. (Sansal, 2015, p. 52)

Face à cette entreprise d'effacement systématique, la recherche de la « vraie » histoire par les personnages devient un acte profondément subversif et fondamental pour la reconquête de la liberté de pensée. Ati, le protagoniste, ainsi que d'autres figures marginales et silencieuses, sont animés par une curiosité dangereuse pour le monde d'avant l'Abistan. Leurs tentatives pour retrouver des bribes de savoir, des fragments de récits interdits, sont des gestes de résistance qui sapent les fondations du régime. Chaque archive clandestine consultée, chaque témoignage chuchoté, est une brèche dans le mur de l'ignorance érigé par le pouvoir. Parmi ces figures de la résistance mémorielle se trouve Toz, un homme de contact et de réseaux, qui joue le rôle de passeur de mémoires et d'informations interdites auprès d'Ati. Il est l'incarnation d'une foi irréductible dans la vérité qui s'oppose radicalement au mensonge d'État. Toz, en particulier, incarne cette foi dans la vérité face à l'étendue des falsifications :

J'ai mille raisons d'y croire, j'y crois parce que l'Abistan vit sur le mensonge, rien n'a échappé à ses falsifications, et comme il a modifié l'Histoire il a pu aussi inventer une nouvelle géographie. À des gens qui ne sortent jamais de leurs quartiers, tu peux faire croire ce que tu veux... J'y crois de plus en plus depuis que je te connais, Toz... (Sansal, 2015, p. 200)

Ces quêtes, souvent solitaires et périlleuses, rappellent la vision de Foucault (1984) dans *Qu'est-ce que les Lumières ?*, où la critique n'est pas seulement un examen de ce qui est, mais aussi une résistance active aux systèmes oppressifs qui cherchent à déterminer et à aliéner l'individu.

La mémoire, dans *2084*, est donc un champ de bataille crucial où se joue la liberté. En dénonçant la manipulation du passé, Sansal souligne l'importance vitale de l'accès à une histoire authentique pour la formation d'un esprit critique. La capacité à se souvenir, à douter des récits officiels et à chercher des vérités alternatives est le premier pas vers une véritable émancipation. En cela, le roman est un plaidoyer puissant pour le droit à la mémoire et à la connaissance, éléments indispensables à toute forme de liberté individuelle et collective.

## La langue française comme lieu de mémoire et de liberté culturelle

Au-delà de sa fonction de simple outil narratif, la langue française se révèle, dans l'œuvre de Boualem Sansal, un espace privilégié où se croisent et se confrontent les mémoires personnelles, collectives et nationales pour forger une liberté culturelle essentielle.

Pour Sansal, l'usage du français n'est pas tant une trahison identitaire qu'une nécessité linguistique et cognitive. L'auteur rappelle constamment que le français est sa première langue de pensée et d'écriture, la seule qui lui permette d'exprimer la complexité de sa critique. Ce statut du français est donc moins un « choix délibéré » qu'une condition d'énonciation qui, paradoxalement, libère sa parole des contraintes et des tabous liés à d'autres langues et contextes nationaux.

Le français devient ainsi un lieu de « relation », au sens où l'entend Glissant (1990) dans sa *Poétique de la Relation*. Il permet l'expression d'identités composites, loin des assignations rigides. Dans cette langue, Sansal peut faire dialoguer les héritages algérien et universel, confronter l'histoire coloniale et postcoloniale, et explorer des vérités qui pourraient être inaudibles ou censurées dans un autre idiome. Sansal (2024b) lui-même a éclairé sa relation complexe et libératrice avec la langue française lors d'un entretien avec Yvan Amar pour la revue *Le français dans le monde*, suite à la parution de son ouvrage *Le français, parlons-en !* Cet

échange met en lumière sa perspective unique sur le rôle du français comme instrument d'analyse, de critique et de liberté d'expression. Sansal y explique qu'en tant qu'Algérien, sa position est à la fois délicate et centrale pour analyser la situation du français, cette langue étant sa « première langue, de parole, de pensée et d'écriture ». Pour lui, la langue est le « signe et le thermomètre » des désordres de la réalité, permettant de mesurer les « hoquets » de la société. Il dénonce une « hyperinflation du vocabulaire » et une polarisation du langage entre un « *globish* » savant mais vide de sens et un « *wesh-wesh* » primaire et sans grammaire, montrant que le français ordinaire « a tendance à ricocher entre ces deux rives ».

Enfin, il explique le choix d'écrire un « pamphlet » sous forme de « farce théorique » ou de « sermonication » pour être « plus convaincant et plus facilement lu », utilisant notamment un dialogue avec un « jeune journaliste vif et naïf » pour poser les « bonnes questions » et discuter du français (Sansal, 2024b).

Le statut singulier du français pour l'écrivain confère à Sansal un rôle crucial dans la préservation et la transmission des voix et des histoires marginalisées. En utilisant le français, Sansal donne une visibilité et une audibilité à des récits qui pourraient être étouffés, qu'il s'agisse de la douleur de la guerre civile algérienne ou de la remise en question des dogmes religieux. Il s'inscrit dans une tradition d'auteurs maghrébins qui, comme Khatibi (1968) l'a analysé dans *Le roman maghrébin*, naviguent entre les tensions linguistiques et identitaires inhérentes à cette littérature. En s'appropriant le français, Sansal le charge de nouvelles significations, en fait une langue de résistance et de vérité. Il ne s'agit plus de l'imposition d'une langue, mais de sa réinvention comme instrument d'une liberté qui nourrit la mémoire et la critique culturelle.

## Conclusion

En définitive, l'exploration de l'œuvre de Boualem Sansal à travers les prismes des stratégies narratives et des enjeux mémoriels révèle une littérature de la liberté d'une remarquable puissance. Par ses choix esthétiques audacieux, qu'il s'agisse de l'hybridation des genres ou de l'emploi incisif de la satire, Sansal déconstruit les conventions narratives pour mieux dénoncer les aliénations sociales et politiques. Ses personnages, d'Ati à Yazid et aux frères Schiller, sont des figures emblématiques d'une quête de vérité exigeante, confrontées à des dilemmes moraux complexes, et dont les parcours, souvent solitaires, illustrent la difficile conquête d'une liberté individuelle. Parallèlement, le travail sur la mémoire s'affirme comme un acte

de libération essentiel, qu'il s'agisse de la levée des tabous dans *Le Village de l'Allemand* ou de la résistance à la falsification historique dans *2084*. En somme, Sansal réaffirme avec force sa posture d'écrivain engagé, faisant de son œuvre un véritable laboratoire du possible, pour reprendre la vision de Sartre (1948) dans *Qu'est-ce que la littérature ?*

L'originalité de Boualem Sansal réside incontestablement dans la singularité de sa voix au sein du paysage littéraire francophone contemporain. Il y occupe une place à part, celle d'un intellectuel critique qui, malgré les menaces et les mises au ban, refuse de transiger avec ses principes. Comme le souligne Elmaouloue (2025), Sansal navigue constamment entre une posture auctoriale affirmée et une quête incessante de légitimité, inscrivant ses fictions dans une dialectique avec le réel. Bonn (2016), en positionnant Sansal dans l'imaginaire et le discours d'idées de la littérature algérienne de langue française, met en lumière sa capacité à forcer le dialogue avec des problématiques universelles tout en restant profondément ancré dans son contexte d'origine.

Cependant, cette liberté d'expression a un prix, et l'œuvre de Sansal nous invite à une réflexion plus large sur les défis persistants auxquels sont confrontés les écrivains dans le monde actuel, particulièrement ceux qui osent bousculer les dogmes établis. La censure, l'autocensure ou la marginalisation sont autant de menaces qui pèsent sur la liberté de création. Il serait ainsi pertinent, pour de futures recherches, d'approfondir la réception critique de Sansal dans diverses aires géographiques, ou d'élargir l'analyse de la notion de liberté à d'autres littératures francophones confrontées à des enjeux similaires, afin de mieux cerner les contours de cette liberté qui ne cesse d'être réaffirmée et menacée.

## Bibliographie

- Afdil, B. B., & Lakhdar, M. (2023). L'utopie et l'anti-utopie dans le roman anticipatif de Boualem Sansal *2084 : La Fin du monde*. *Revue italienne d'études françaises. Littérature, langue, culture*, 13. <https://doi.org/10.4000/rief.11784>
- Arendt, H. (1972–1982). *Les Origines du totalitarisme* (Vol. 1–3 ; J.-L. Bourget, R. Davreu, P. Lévy, M. Pouteau, M. Leiris, & H. Frappat, Trad.). Seuil. (Texte original publié 1951)
- Bajoit, G. (2009). *Socio-analyse des raisons d'agir : Études sur la liberté du sujet et de l'acteur*. Presses de l'Université de Laval.
- Bonn, Ch. (2016). *Lectures nouvelles du roman algérien : Essai d'autobiographie intellectuelle*. Garnier.

- Boudjemàa, B. H. (2020). La question religieuse comme reflet du choc des civilisations : L'exemple de 2084 : *La Fin du monde* de Boualem Sansal. *Didactiques*, 9(1), 132–150.
- Bourdieu, P. (1992). *Les règles de l'art : Genèse et structure du champ littéraire*. Seuil.
- Camus, A. (1951). *L'Homme révolté*. Gallimard.
- Deschênes, L., & Dahan, A. (2007). Écriture et liberté. *Brèves littéraires*, 75, 63–66.
- Elmaouloue, E. (2025). Boualem Sansal : entre posture auctoriale, quête de légitimité et fictions spéculaires. *L'IMPACT*, 5, 14–25. <https://doi.org/10.34874/PRSM/limpact-vo-liss5.57512>
- Fieu, R. P. (2017). De 1984 à 2084. Mutations de la peur totalitaire dans la dystopie européenne. *Carnets. Revue électronique d'études françaises de l'APEF*, 11(2). <https://doi.org/10.4000/carnets.2344>
- Foucalt, M. (1984). Qu'est-ce que les Lumières ? In D. Defert & Fr. Ewald (Dir.), *Dits et Écrits : Vol. 4. 1980–1988* (p. 562–578). Gallimard.
- Glissant, É. (1990). *Poétique de la Relation*. Gallimard.
- Khatibi, A. (1968). *Le roman maghrébin*. Maspéro.
- Lachachi, A. (2017). Violence du Discours dans le Roman Algérien : L'exemple de *Rue de Darwin* de Boualem Sansal. *Traduction et Langues*, 16(2), 77–90.
- Mecherbet, A. (2021). La dystopie dans la médiation littéraire entre actualité et écriture prédictive dans 2084 : *La Fin du monde* de Boualem Sansal. In L. Sari Mohammed & L.-N. Tebbani (Dir.), *Le roman algérien contemporain : Nouvelles Postures, Nouvelles Approches* (p. 178–194). Dar El Izza.
- Memmi, A. (1957). *Portrait du colonisé*, précédé de *Portrait du colonisateur*. Gallimard.
- Pascal, G. (1993). Écriture et liberté. *Lettres québécoises*, 72, 15–16.
- Pierrat, E. (2015). *La liberté sans expression ? : Jusqu'où peut-on tout dire, écrire, dessiner*. Flammarion.
- Rachwalska von Rejchwald, J. (2018). La dystopie religieuse dans 2084 : *La Fin du monde* de Boualem Sansal : de l'apocalypse à l'espoir. *Romanica Silesiana*, 14(2), 53–61.
- Rosello, M. (2010). Guerre des mémoires ou « parallèles dangereux » dans *Le Village de L'Allemand* de Boualem Sansal. *La France moderne et contemporaine*, 18(2), 193–211. <https://doi.org/10.1080/09639481003714807>
- Saiah, A. R. (2015). Analyse sociocritique du roman *Rue Darwin* de Boualem Sansal. *Traduction et Langues*, 14(2), 83–91.
- Sansal, B. (2008). *Le Village de l'Allemand ou le Journal des frères Schiller*. Gallimard.
- Sansal, B. (2011). *Rue Darwin*. Folio.
- Sansal, B. (2015). *2084 : La Fin du monde*. Gallimard.
- Sansal, B. (2018). *Le Train d'Erlingen ou la Métamorphose de Dieu*. Gallimard.
- Sansal, B. (2024a). *Le français, parlons-en !* Cerf.
- Sansal, B. (2024b, décembre 9). Boualem Sansal : « Les hoquets de la langue peuvent permettre de mesurer ceux de la réalité qu'elle tend à représenter » [Interview]. Le français dans

- le monde. <https://www.fdlm.org/blog/2024/12/09/boualem-sansal-les-hoquets-de-la-langue-peuvent-permettre-de-mesurer-ceux-de-la-realite-quelle-tend-a-representer/>
- Sartre, J.-P. (1948). *Qu'est-ce que la littérature ?* Gallimard.
- Vurm, P. (2018). 1984–2084. Faux-semblants révélés, émotions refoulées : l'amour, la haine et l'indifférence à l'âge totalitaire chez George Orwell et Boualem Sansal. *Acta Universitatis Carolinae Philologica*, 3, 193–204.

## Notice bio-bibliographique

**Elmehdi Elmaouloue** est maître de conférences en langue française et communication à l'École Nationale des Sciences Appliquées (ENSA) de l'Université Chouaib Doukkali d'El Jadida, au Maroc. En tant que membre du Laboratoire d'Études et de Recherches sur l'Inter-culturel (LERIC), ses recherches se focalisent sur la littérature francophone contemporaine. Il explore les résonances culturelles profondes et les dynamiques interculturelles que cette littérature met en lumière. Ses travaux accordent également une attention particulière à la didactique des textes littéraires et à ses applications innovantes dans l'enseignement, soulignant l'importance de l'étude littéraire dans des contextes divers et en constante évolution.

elmaouloue.elmehdi@ucd.ac.ma